

Jusqu'ici sa fortune n'avait pas été mise en jeu et il n'avait pas tremblé pour sa position et sa vie ; mais les Juifs qui, à travers ses paroles hautaines, avaient démêlé sa lâcheté et sa peur, ne firent plus jouer que ces inavouables et honteux ressorts. *Ils lui crièrent : si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César, car qui-conque se fait roi est l'ennemi de César*<sup>1</sup>. Pilate mesura d'un regard rapide tout ce que la disgrâce, le rappel à Rome devant Tibère, sa sentence d'exil renfermerait pour lui de déshonneur et de misère : il pesa sa fortune et son crime : le crime l'emporta.

Pourtant, avant de livrer le Juste, il voulut pour cacher sa lâche reculade, se railler des Juifs et les humilier en leur parlant de « leur Roi ». *Il fit amener Jésus dehors, lui-même s'assit sur son tribunal, au lieu appelé en grec « Lithostrotos » et en hébreux « Gab-bata ».* On approchait de la sixième heure. *Voilà, cria-t-il, votre Roi*<sup>2</sup>. La foule de plus en plus furieuse riposta : « *Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le ! — Quoi donc ! Crucifierai-je votre Roi ? — Pas d'autre roi pour nous que César* »<sup>3</sup> !

C'est fait ! Le crime est commis, Jésus est livré. *Pilate ordonna qu'il fût fait selon que le voulaient les Juifs, et il leur livra Jésus pour être crucifié*<sup>4</sup>.

### LA DIVINE MORT

I. — Dès que Pilate, en se retirant, eut prononcé la formule officielle : « *ibis ad Crucem* » ! « tu iras à la

<sup>1</sup> Joan., XIX, 12.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 13, 14.

<sup>3</sup> Joan., XIX, 14, 15.

<sup>4</sup> Joan., XIX, 16.

croix », et commandé au Licteur : « *i, Lictor, expedi crucem* », « va, licteur, prépare la croix », les Légionnaires s'emparèrent de Jésus, et avec la même brutalité cruelle qu'ils venaient de déployer dans les casernes du Prétoire, lui enlevèrent le manteau de dérision dont on l'avait affublé, lui remirent ses vêtements<sup>1</sup>, lui laissèrent peut-être la couronne d'épines, jetèrent lourdement la croix sur ses épaules déchirées, lui passèrent au cou la tablette où était écrite sa condamnation, amenèrent et mirent à sa suite deux criminels qui devaient être crucifiés avec lui<sup>2</sup> ; puis le sinistre cortège s'organisa. En tête le centurion à cheval qui ouvrait la marche et contenait la foule ; quand elle se ruait par curiosité ou fureur sur le condamné. Après, les quatre légionnaires qui poussaient plutôt qu'ils ne conduisaient Jésus au supplice. Ces misérables qui s'étaient fait un jeu de torturer leur Victime dans les cours de l'Antonia ne cessèrent assurément pas leurs outrages et leurs coups le long de la Voie douloureuse, et Jésus se plaint dans les Psaumes des coups de lance dont ils pressaient sa marche chancelante. Eussent-ils ressenti quelque pitié, les Pontifes et les prêtres, mêlés au cortège et exhalant plus que jamais leur rage sanguinaire, ne leur eussent pas permis de la faire paraître. Il fallait exténuer de coups Celui que Pilate leur avait livré. La populace suivait, cette populace fanatisée par les Pharisiens et qui avait tant de fois et avec tant de fureur poussé le cri décisif : « *Crucifiez-le ! Crucifiez-le !* » Elle accablait Jésus de ses outrages les plus grossiers, et, passant des outrages aux voies de fait, jetait sur lui des ordures ou

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 31. Marc., XV, 20. Joan., XIX, 16.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 32.

des pierres<sup>1</sup>. Hélas ! Est-ce tout ? Le cortège est-il complet ? Non. Pécheurs, nous y étions tous, et c'est la multitude pécheresse de tous les siècles qui poursuivait et frappait Jésus !

La route n'est pas longue de l'Antonia au Calvaire, cinq cents mètres au plus, mais qu'elle fut bien dénommée par la piété chrétienne : *la Voie Douleureuse* ! Jésus, brisé de coups, exténué par la sueur de sang et la flagellation, succombant plus encore sous les émotions de la douleur où il permettait à son âme de s'abîmer, s'avancait avec peine et en chancelant sous le fardeau de sa croix. Les inégalités du terrain, la rapide descente et la rude montée qui lui faisaient franchir le Tyropœon, les brusques détours des rues, l'étréitesse de ces rues où se ruait la foule, entravant sans cesse sa marche : tout lui était obstacle, tout lui devenait douleur nouvelle, jusqu'au moment où il franchit la porte judiciaire, sortit de Jérusalem et gagna le Golgotha<sup>2</sup>.

Pleurons sans doute nos larmes pieuses en suivant Jésus. Mais cependant ne faisons pas que pleurer. Car la vue du Sauveur sortant de la ville chargé de sa croix appelle notre foi vers de sublimes mystères. Sa marche n'est pas que douloureuse, elle est triomphale aussi. « Il règnera par le bois », avait chanté le Psalmiste. La Croix c'est le sceptre royal de Jésus, c'est l'Étendard de ce Conquérant qui sort de l'étroite enceinte de Jérusalem pour conquérir le monde. La Croix, dit saint Augustin, est le support où repose le Luminaire qui doit éclairer toute la terre. Jésus sortant de Jérusalem avec

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 27.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 17.

sa Croix, c'est le Souverain Juge qui avec elle apparaîtra pour juger tous les hommes.

Ce n'est pas « dans Jérusalem », c'est hors de son enceinte, que Jésus s'achemine pour mourir. Le bouc émissaire, chargé des péchés d'Israël, était chassé hors des murs ; les victimes étaient immolées hors du Camp : toutes figures qui annonçaient l'immolation du Sauveur du monde hors de la Cité déicide. Elle est réprouvée, elle n'est plus digne de posséder en elle la divine Victime. Et nous aussi nous devons « sortir » ; sortir du monde, du péché, de nous-mêmes, et suivre Jésus où il meurt pour nous sauver, hors de la ville déicide, hors de Jérusalem. Car si à l'heure actuelle l'emplacement du Calvaire est dans les murs, il n'en était pas ainsi au temps de la Passion, quand la troisième enceinte n'avait pas encore été élevée.

Deux criminels marchent à la suite de Jésus. Les Juifs l'ont obtenu pour que l'humiliation du Christ soit complète et qu'il paraisse qu'il est criminel autant que ceux qui vont partager son supplice. Ici comme dans tout le cours de la Passion la malice des hommes sert les plus profonds desseins de la sagesse de Dieu. Jésus porte les péchés du monde et c'est en les prenant sur lui qu'il nous en décharge. Mais c'est la volonté de Dieu que cette substitution apparaisse au grand jour et que le Ciel et la terre en soient témoins : « il a été compté parmi les criminels », avait dit le Prophète. Le cœur compatissant du Sauveur réclamait lui aussi cette promiscuité infâmante. Il lui fallait les pécheurs auprès de lui, lui qui ne vivait, ne souffrait, ne mourait que pour leur salut. Qui de nous, malheureux pécheurs, se laisserait aller au désespoir, quand Jésus nous convie auprès de sa personne divine ? *Jésus se mit donc en marche*

*vers le lieu appelé Calvaire, ou en hébreux Golgotha. Après lui marchaient deux voleurs qui allaient subir la peine de mort<sup>1</sup>.*

Une autre consolation nous est donnée dans un autre mystère. Sans doute en nous plaçant au seul point de vue humain, Jésus était assez anéanti et assez chancelant pour ne plus pouvoir porter sa croix. Mais Jésus est le Dieu qui soutient le monde de sa seule parole : nul doute que s'il l'eut voulu, de ses douleurs mêmes eussent jailli des forces sans cesse renouvelées, et qu'il nous eut apparu dans la même vigueur qui le fit se relever de l'agonie du Jardin des Olives et dire à son entourage : « levez-vous, marchons » ! Sur la Voie Douleureuse sa volonté est toute autre et aussi son attitude : il laisse à l'épuisement et à la douleur leurs effets naturels, il chancelle, il tombe, il lui est impossible de marcher plus avant sans un appui. Cet appui, c'est de nous qu'il le veut. Il nous appelle, il nous convie à la communauté de ses souffrances pour pouvoir ensuite nous admettre au partage de ses gloires. Il nous donnait déjà bon espoir en permettant que deux voleurs l'accompagnassent à la mort : en nous laissant prendre sa croix, à l'espoir du pardon il joint la joie et la gloire d'une union plus parfaite encore. Dans Simon de Cyrène nous nous voyons tous représentés. Qu'une autre signification ne nous échappe pas. Simon est un païen, tout au plus un prosélyte, il ne songe nullement à faire partie du triste cortège, il voudrait fuir, mais la grâce divine le poursuit heureusement. La gentilité va prendre auprès de l'Homme-Dieu la place que la nation déicide a abandonnée ; dans l'Église que les Juifs répudient, les peuples païens

<sup>1</sup> Joan., XIX, 17, 18.

vont entrer. *Comme le cortège sortait de la ville, les soldats rencontrèrent un certain Simon de Cyrène, Père d'Alexandre et de Rufus, qui revenait de sa métairie. Ils lui mirent sur l'épaule la croix et le forcèrent à la porter derrière Jésus<sup>1</sup>.*

Quelque peu soulagé Jésus put reprendre sa marche. Mais dans quel état ! Il ne se soutenait presque plus. Le sang inondait sa face, tout était blessure sur son corps, et il n'apparaissait plus que comme l'avaient entrevu les Prophètes « homme de douleurs... qui de la tête jusqu'aux pieds n'était plus qu'une plaie ». Si durs que fussent les cœurs, plusieurs dans la foule se sentirent à la fin émus de pitié. Même d'un groupe de femmes on entendit sortir des gémissements et des sanglots. Ces cris et ces larmes répondaient précisément à la préoccupation instantane du Sauveur, bien plus oppressé par la douleur que lui causait la perte des âmes que par le sentiment de ses propres tourments. Il s'arrêta pour exhaler à ces femmes la seule profonde affliction de son cœur. Ah ! leur dit-il, *ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer, Filles de Jérusalem ! C'est sur vous-mêmes et sur vos enfants. Viendront bientôt des jours où l'on dira : heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont pas nourri ! Alors ils commenceront à crier aux montagnes : tombez sur nous ! et aux collines : couvrez-nous ! Car si les hommes traitent ainsi le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec<sup>2</sup> ?* Jésus prédisait le sac de Jérusalem, les scènes affreuses qui composeraient le drame sanglant, l'épouvante des victimes et

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 26. Marc., XV, 21. Matt., XXVII, 32.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 27, 31.

leurs appels désespérés. Quel autre sort leur pourrait-il être réservé à eux les vrais coupables, le « bois sec », tout préparé pour les flammes, quand le « bois vert », l'Innocent, le Saint de Dieu, subissait de tels supplices pour s'être fait la caution des péchés du monde ? Beaucoup de ces femmes auxquelles cette prophétie était faite assistèrent aux horreurs dont le siège et la prise de Jérusalem par Titus furent marqués. Appliquons la même prophétie aux calamités qui précéderont la fin du monde ; et que chacun se l'appliquant à soi-même, songe aux terreurs de la mort, du jugement et des peines éternelles.

Jésus touchait, sans doute, à la porte judiciaire, près le Golgotha, quand il fit aux femmes cette redoutable prophétie. Ce fut la dernière manifestation, sur la Voie douloureuse, de sa divine énergie. Il chancela, tomba, et ne put se relever. Les soldats essayèrent de le ranimer. Selon un usage pratiqué à Jérusalem, les dames nobles composaient un breuvage destiné aux condamnés à mort et dont l'effet était de leur enlever le plus possible le sentiment de la douleur. En calmant celle de Jésus, ils espéraient le pouvoir amener au Calvaire et le conserver vivant pour le crucifiement. *Au moment où l'on arrivait au Golgotha on présenta à Jésus une coupe de vin mêlé de myrrhe et de fiel : il y goûta, mais ne voulut pas le boire*<sup>1</sup>. Adoucir la souffrance et ne présenter à l'immolation suprême qu'un corps assoupi et une âme paralysée ne pouvait convenir à l'Homme-Dieu qui faisait de sa mort le grand Sacrifice de la Nouvelle Loi et voulait mourir et s'offrir à son Père comme une Victime par-

<sup>1</sup> Marc., -XV, 23. Matt., XXVII, 34.

faite. Il refusa donc et se traîna ou plutôt fut porté sur le roc dénudé du Calvaire.

On approchait de midi. On était à la « troisième heure », dit saint Marc. Tandis que selon saint Jean la condamnation avait été prononcée à la « sixième ». La contradiction n'est qu'apparente, si l'on s'en rapporte à la manière dont les Juifs comptaient les heures du jour. Ils en faisaient des groupes de trois heures chacun, et leur donnaient le nom de troisième, sixième, neuvième heure. La « troisième » heure allait de neuf heures à midi ; la sixième de midi à trois heures. Saint Marc prend la fin de la troisième<sup>1</sup>, saint Jean le début de la sixième, et tous deux aboutissent aux deux mêmes moments. Jésus fut condamné quand on approchait de la sixième heure<sup>2</sup>, crucifié un peu avant que la troisième fut finie ; condamné entre neuf heures et midi, crucifié quand midi approchait.

II. — Tel est le récit des Evangélistes de l'Antonia au Calvaire. Mais, ici, comme dans tout le cours de la vie publique du Sauveur, ils ont omis des détails et leur sobre narration s'est fermée sur beaucoup de faits, ou que la tradition a recueillis, ou que la piété chrétienne a pu supposer sans être téméraire, ni s'éloigner de l'Evangile. Cinq des stations du « Chemin de la Croix » sont passées sous silence par les écrivains sacrés : trois, les chutes de Jésus, sont suppléées par la piété des fidèles qui ne saurait ici se tromper ; deux autres, la rencontre de Jésus avec sa mère, l'acte héroïque d'une femme qui présente au Sauveur le voile

<sup>1</sup> Marc., XV, 25.

<sup>2</sup> Joan., XIX, 14.

où s'impriment ses traits divins sont mis sous la garde d'une tradition si constante, si favorisée par l'Eglise, qu'il y aurait autant de facilité à les admettre que de témérité à les rejeter.

Comment supposer que la Voie douloureuse ait été délaissée et mise en oubli par les premiers fidèles de Jérusalem ? Comment croire surtout que les scènes tragiques qui avaient signalé le parcours du palais de Pilate au Golgotha aient échappé au souvenir et aux larmes de la Mère de Jésus et des saintes femmes ? Non ! les moindres détails de la Voie douloureuse demeurent gravés dans les âmes des témoins oculaires et passèrent de ceux-ci au peuple chrétien. Est-il donc téméraire de supposer que Marie mit à refaire le parcours le long duquel elle avait suivi son fils, sa consolation la plus chère et sa plus naturelle piété ? Ne s'arrêtait-elle pas aux endroits marqués par quelqu'une des grandes douleurs de Jésus, et la primitive Eglise ne fut-elle pas instruite par elle de tout ce qui concernait la divine Passion ?

D'ailleurs, à défaut du reste, notre raison toute seule concluerait aux chutes nombreuses que le poids de la croix, l'épuisement du Sauveur, les assauts de la foule, les brutalités des légionnaires, n'ont rendu que trop naturelles. Nous comptons trois chutes de Jésus : elles furent probablement plus nombreuses, et la dernière fut si terrible que l'on dut relever le Sauveur comme expirant et qu'on voulut le reconforter par le vin mêlé de myrrhe et de fiel.

Pouvons-nous davantage supposer Marie absente de la Voie douloureuse que parcourait son Fils ? Elle que nous trouvons au pied de la Croix, n'aurait pas suivi avec l'anxiété d'une Mère chacune des phases de

la Divine Passion ? Refusons-nous hardiment à le croire. Elle était dans la foule, ou un peu à l'écart, quand les tortionnaires flagellèrent son Fils, quand les soldats se firent un jeu de le torturer, quand Pilate prononça la sentence qui le vouait à la Croix. On ne put retenir cette mère de douleurs qui voulait partager avec son Fils la Passion qui sauvait le monde. A quelque détour de rue, elle s'arrêta devant lui, échangea un regard chargé d'autant de douleur que d'amour, retrempa son âme dans la sienne et y puisa la force de l'accompagner jusqu'à la mort.

Une autre station, sur laquelle les Evangélistes restent muets, mais, que la plus vénérable tradition prend sous sa garde, est celle où une pieuse femme sort brusquement de sa demeure, présente à Jésus un linge dont il essuie son visage souillé de boue, de crachats, de larmes et de sang. Les traits divins s'y impriment.

La « Sainte Face » devient l'un des plus chers trésors de l'Eglise et le monument d'un culte que tous les siècles ont rendu à la miraculeuse image. Rechercher qui est cette pieuse femme, dont le nom fut peut-être Bérénice, serait entrer dans le champ des pures conjectures et satisfaire une vaine curiosité. Vénérons sur la terre le voile de l'humble héroïne qui nous sera révélée aux Cieux.

III. — Jésus est parvenu au Calvaire, tertre rocheux d'une médiocre élévation et qui touchait presque à la porte judiciaire. Comme les anciens faisaient très ordinairement les exécutions capitales aux portes des villes, on peut croire que le Calvaire servait à ce sinistre usage. D'ailleurs l'Homme-Dieu qui mourait pour les

pêcheurs et avait fait annoncer par ses Prophètes « qu'il serait confondu avec les scélérats, » devait tenir à partager la honte et l'horreur du lieu où ils périssaient. Une tradition très antique consacrée par l'adhésion d'un grand nombre de Pères et de Docteurs, veut que le Calvaire ait été le lieu de la Sépulture d'Adam. Le Rédempteur mourait là même où reposait le crâne du premier pécheur, le pardon descendait du « Second Adam » sur la prévarication du Premier.

Pendant que Jésus, haletant et brisé de douleurs, reposait étendu sur le rocher aride du Calvaire, les bourreaux préparaient la croix. Elle était faite d'une tige d'assez de hauteur pour que le condamné fût quelque peu élevé de terre, puis d'une pièce transversale où s'étendaient les bras et enfin d'une partie plus haute où était clouée l'inscription.

Alors, ils crucifièrent Jésus <sup>1</sup>. Soit qu'ils aient cloué à la croix le Corps sacré quand la croix reposait encore à terre, et l'aient ensuite élevée et fixée dans l'enfoncement préparé ; soit qu'ils aient d'abord élevé et fixé la croix, puis y aient, soutenue par des cordes, attaché la divine Victime. Les deux modes de crucifiement étaient en usage, et tous deux réservaient aux condamnés d'horribles souffrances. Les pieds étaient transpercés d'énormes clous : les mains traversées de même, et le corps subissait, dans cet écartement violent des membres, des déchirements ineffablement douloureux. Tout mouvement devenait un supplice, le sang dont le cours normal était interrompu, affluait au cœur, la tête couronnée d'épines ne prenait aucune position qui ne renouvelât ses souffrances C'est à cette heure

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 33.

que se vérifiait la Parole du Prophète : « O vous qui passez, voyez s'il est une douleur comme ma douleur ! »

Mais les Juifs ne voulaient pas seulement que Jésus mourût de douleurs, ces douleurs devaient être comme immergées dans la honte. *Les soldats crucifièrent avec lui deux bandits l'un à droite, l'autre à gauche et Jésus au milieu. Ainsi s'accomplit la parole de l'Écriture : il a été mis au rang des scélérats* <sup>1</sup>. Mais une autre parole s'accomplissait mieux encore : « Il s'est anéanti jusqu'à la mort et la mort de la Croix, et voilà pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui surpasse tout nom, et à ce nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. » C'est la glorification de Jésus que son Père poursuivait dans l'ignominieux supplice du Calvaire et la perversité humaine n'était qu'un instrument entre ses mains.

La Croix réalise tout le plan divin. Sur les affligés d'abord. Tous, à travers tous les siècles, lèveront sur le Christ en Croix des regards apaisés, quand ils verront leur chef, leur frère, leur Dieu, couronné de plus d'épines, brisé de plus de douleurs, poursuivi de plus d'injustices et de haines, qu'eux-mêmes n'ont pu l'être jamais. A la Croix nous apprenons à mourir. Notre horreur naturelle cède au désir de rejoindre notre Bien-aimé et à la consolation que la communauté de notre sort avec le sien nous procure. Et ce n'est pas seulement la force de mourir, mais aussi de mourir s'il le faut dans les avanies et les tourments du martyr, que la vue de la Croix insinuera aux persécutés de tous les siècles. Les martyrs des premiers âges de l'Église mouraient les

<sup>1</sup> Luc., XXIII, 33. Joan., XIX, 18. Luc., XXIII, 32. Joan., XIX, 18.

yeux attachés à la croix et au cri triomphal : « *Pro Christo* » ! Si l'élite parvient par la croix aux gloires de l'immolation volontaire, la foule des chrétiens y puise la force de la sanctification quotidienne, autre martyre non moins méritoire et souvent plus ardu. Et si Jésus voulut mourir en croix c'est pour que, élevé entre le ciel et la terre, il fût le grand signe de ralliement de tous les enfants de Dieu.

Pilate, sans le savoir, accomplissait ce dessein de Dieu dans le titre dont il voulut que la croix fût surmontée. *Il avait écrit lui-même cette inscription indiquant la cause du supplice de Jésus, et il la fit placer au haut de la Croix ; elle portait ces mots : JÉSUS LE NAZARÉEN, ROI DES JUIFS*<sup>1</sup>. Comme Jérusalem était, en cette fête de Pâque, pleine d'une foule de peuple venue de toutes les parties de l'empire, il écrivit l'inscription dans les trois langues les plus généralement parlées : l'hébreu, le grec, le latin. Cette affectation d'appeler dans un titre officiel Jésus roi, et surtout roi des Juifs était une moquerie sanglante à l'adresse de ceux-ci. Juifs ! voilà le cas que je fais de votre roi, et par suite de vous ! Je l'ai fait crucifier entre deux bandits : Tant vaut votre roi, tant vous valez ! Les Juifs sentirent l'injure, et sur l'heure même ils la voulurent décliner. *Beaucoup d'entre eux lurent cette inscription parce que le lieu où Jésus était crucifié confinait à la ville et qu'elle était rédigée en trois langues, en hébreu, en grec, en latin : Aussi les Pontifes s'en allèrent-ils réclamer auprès de Pilate : n'écrivez pas : Roi des Juifs, mais bien : qu'il se*

<sup>1</sup> Joan., XIX, 19, 20. Luc., XXIII, 38. Marc., XV, 26. Matt., XXVII, 37.

*prétend roi des Juifs*<sup>1</sup>. Pilate content de sa vengeance et devenu courageux après coup, les renvoya avec ces sèches paroles : *c'est écrit, c'est écrit*<sup>2</sup>.

Pendant ce temps Jésus, à peine élevé en croix, usait de la plus noble des prérogatives de la royauté qui est celle de faire grâce. *Père, disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*<sup>3</sup>. Et ce n'est pas une fois, mais sans cesse qu'il répéta cette prière. Il la rend la plus puissante qu'il lui est possible, et tout lui est possible : « Père » ! C'est un fils et un fils bien-aimé qui parle. Oh ! dit saint Paul, il sera exaucé par la dignité de fils dont il est revêtu. » Et c'est à la Croix, au moment de mourir pour glorifier ce Père qu'il implore, quand tout en lui émeut les entrailles paternelles qu'il demande grâce pour ses bourreaux, pour les Juifs, pour la foule, pour le monde : « Père, pardon ! » Et, commençant ce rôle d'avocat, d'intercesseur, qu'il continuera dans le ciel, il plaide en notre faveur les circonstances atténuantes : « ils ne savent ce qu'ils font ! »

Le crime des Juifs n'est pas tant d'avoir crucifié Jésus-Christ que de n'avoir pas voulu de sa prière. Ils se fussent sauvés s'ils avaient consenti à l'être, et, pour l'être, s'ils avaient enfin confessé comme Dieu Celui qui si souvent et dans une clarté si invincible leur avait montré qu'il était Dieu. Avec tous leurs autres crimes, Dieu leur eût pardonné leur aveuglement volontaire, et par un incompréhensible excès de clémence, Jésus-Christ voulait voir dans cet aveuglement même un motif de miséricorde et de pardon. Mais enfin fallait-il ouvrir les yeux et se convertir, et ils ne le voulurent pas.

<sup>1</sup> Joan., XIX, 21, 22,

<sup>2</sup> Joan., XIX, 22.

<sup>3</sup> Luc., XXIII, 34.

D'autres aveugles moins coupables s'agitaient au pied de la croix. C'était les soldats qui se partageaient les vêtements de Jésus. Avant de le crucifier ils l'avaient dépouillé et si nous devons croire avec une très respectable tradition que la nudité complète fut épargnée au très saint Corps du Sauveur, ses vêtements n'en devinrent pas moins la proie obligée des exécuteurs. *Après l'avoir crucifié les soldats s'étaient emparés de ses vêtements, en en faisant quatre parts, une pour chacun. Comme la tunique était sans couture et d'un seul tissu, du haut jusqu'en bas, ils se dirent : « ne la divisons pas, mais tirons au sort à qui la gagnera. L'Écriture se réalisait : « ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort »<sup>1</sup>. Preuve non médiocre de la Divinité de Jésus-Christ. Alors que pour les hommes les siècles précédant leur naissance sont vides de leur souvenir, Celui qui est plus qu'un homme, qui est un Homme-Dieu, remplit de son histoire, poussée jusqu'aux menus détails, les temps les plus reculés. D'ailleurs tout est mystère et instruction dans les faits les plus insignifiants en apparence. L'athlète se dépouille avant la lutte, notre céleste lutteur rejette ses vêtements avant d'entrer en lutte avec le péché, le monde et l'enfer. Il dépouille ses vêtements qui sont les nôtres et représentent notre antique prévarication au Paradis terrestre. Les livrées de notre servitude disparaissent, et, en retour, Dieu, en Jésus-Christ, nous revêt d'immortalité. Toute la tradition a vu dans la tunique sans couture qu'on ne déchire pas, l'indivisible unité de l'Église qu'il faut accepter tout entière et qui répudiera*

<sup>1</sup> Joan., XIX, 23-24. Luc., XXIII, 34. Marc., XV, 24. Matt., XXVII, 35.

à jamais le schisme et l'hérésie. Après le partage les soldats s'assirent auprès de la croix pour la garder<sup>1</sup>.

Cette garde n'était pas inutile tant la foule devenait insolente et se laissait aller aux outrages et aux blasphèmes. Les images terribles sous lesquelles les Prophètes avaient dépeint l'agonie du Christ sur la Croix, les fureurs, les cris de haine, les invectives dont l'accablait tout un peuple ameuté, semblaient dépassés par la réalité elle-même. Rien ne fut oublié ni épargné de ce qui pouvait outrager Jésus avec une malice plus raffinée. Ses actes les plus saints, ses miracles les plus charitables, ses paroles les plus sublimes, lui revenaient tournés en injures et en blasphèmes. *Tout autour se tenait une grande foule de peuple, le considérant avec moquerie*<sup>2</sup>. Ils reproduisaient, en les dénaturant, les prophéties du Christ sur sa mort, et sa résurrection. *Eh bien toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même*<sup>3</sup> ! Il avait sauvé de la maladie et de la mort d'innombrables malades : on lui jetait maintenant ses miracles comme un défi : « Sauve-toi, toi-même ! » Le blasphème ne connaissait plus de mesure, et c'était sa Divinité elle-même que l'on niait en l'insultant : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix*<sup>4</sup> ! La foule pouvait ignorer l'ineffable mystère qui du Fils même de Dieu faisait la Victime du péché et le Rédempteur du monde et comment la Croix serait, avec la glorification de Dieu, le salut de l'humanité. Mais les Prêtres ? Mais les Pontifes ? Pouvaient-ils assez ignorer leurs propres Écritures, mécon-

<sup>1</sup> Matt., XXVII, 36.

<sup>2</sup> Matt., XXVII, 39. Marc., XV, 29ff Joan., XXIII, 35, 36.

<sup>3</sup> Marc., XV, 29, 30. Matt., XXVII, 40.

<sup>4</sup> Marc., XV, 32, Matt., XXVII, 40. Luc., XXIII, 35.